



## IT MUST BE HEAVEN

de Elia Suleiman

Avec Elia Suleiman, Gael Garcia Bernaz, Ali Suliman,...

France/Qatar/Allemagne/Canada/Turquie/Palestine

4 décembre 2019 - 1h37 - V.O.S.T.

Jeudi 6 février 2020 à 21 h

Dimanche 9 février 2020 à 11h

Lundi 10 février 2020 à 19h

Mardi 11 février 2020 à 20h

### Prix spécial du Jury – Festival de Cannes 2019

**Court métrage : FAUSSE ROUTE** de François Vogel – Animation – France – 5'

Un homme au bord d'une route déclare vouloir faire un break et quitter la civilisation. Il se laisse alors glisser au milieu des voitures pour finalement se perdre en pleine mer. Une performance filmée en accéléré dans laquelle la marée montante a des airs de montée des eaux.

**ELIA SULEIMAN** est né à Nazareth le 28 juillet 1960 et vit à New-York de 1981 à 1993. Durant cette période, il réalise ses deux premiers courts métrages : *Introduction à la fin d'un argument* et *Hommage par assassinat*, qui lui valent plusieurs récompenses. En 1994, il s'installe à Jérusalem où la Commission européenne le charge de créer un département Cinéma et Média à l'Université de Birzeit. Son premier long métrage *Chronique d'une disparition* reçoit le prix du Meilleur Premier Film au Festival de Venise de 1996. En 2002, *Intervention Divine* remporte le Prix du Jury au Festival de Cannes et le prix du Meilleur Film étranger aux European Awards à Rome. Son dernier long métrage, *Le Temps qu'il reste*, a été sélectionné en compétition lors du Festival de Cannes 2009. En 2012, Elia Suleiman réalise le court métrage *Diary of a Beginner*, inclus dans le long métrage collectif *7 Jours à La Havane* présenté la même année au Festival de Cannes, dans la section Un Certain Regard.

« Si dans mes précédents films, la Palestine pouvait s'apparenter à un microcosme du monde, mon nouveau film, *It Must Be Heaven*, tente de présenter le monde comme un microcosme de la Palestine.

*It Must Be Heaven* donne à voir des situations ordinaires de la vie quotidienne d'individus vivant à travers le monde dans un climat de tensions géopolitiques planétaires. La violence qui surgit en un point est tout à fait comparable à celle qui s'observe ailleurs. Les images et les sons qui véhiculent cette violence ou cette tension imprègnent tous les centres du monde, et non plus seulement, comme autrefois, quelques coins reculés du monde. Les checkpoints se retrouvent dans les aéroports et les centres commerciaux de tous les pays. Les sirènes de police et les alarmes de sécurité ne sont plus intermittentes mais constantes.

Plutôt que de se focaliser sur une vision d'ensemble, du type de celles dont les médias n'ont de cesse de nous abreuer, faites de généralisations, d'occultations et de falsifications, ce film se penche sur des instants banals, décalés, restant habituellement hors-champ. Par là même, il s'immisce dans l'intime, le tendre, le touchant. Des histoires humaines et personnelles qui, par un processus d'identification, posent question et suscitent de l'espoir.

Comme dans mes précédents films, il y a peu de dialogues. Ce qui est dit est plutôt de l'ordre d'un monologue visant à insuffler du rythme et de la musicalité. Le récit se tisse par un montage subliminal, des scènes s'articulant autour de mouvements chorégraphiques ; un burlesque tiré de l'univers de l'absurde ; des images ouvrant à la poésie du silence qui est au cœur du langage cinématographique. » Elia Suleiman

“Où s'envolent les oiseaux après le dernier ciel ?” Mahmoud Darwich. .../...

**Dans un conte burlesque et sautillant, le cinéaste continue d'observer silencieusement le monde tel qu'il va.**

Elia, la Palestine et nous. C'est la plus longue série tragi-comique jamais tournée – quatre épisodes depuis 1996 – ce qui est normal puisque c'est du cinéma. Du vrai. Du grand. Qui fait rêver, rire et pleurer. Soit un personnage de serial loser portant haut sa dignité bafouée, interprété par le réalisateur sur un mode burlesque grand teint. Moretti ? Keaton ? Tati ? Un chouia des trois. Lui-même surtout ; un personnage aux yeux tristes, dépositaire d'une rage intérieure qui l'a rendu muet et dispensateur d'une mélancolie facétieuse, se fait l'observateur impavide, mais puissamment subversif, d'un mode élevé à l'omnipotente stupidité du checkpoint.

Ce faux journal d'un cinéaste qu'on ne voit jamais tourner se déroule dans le plus fantasmagorique des décors, Nazareth, ville à majorité palestinienne sise en Israël, dévolue, sous les auspices d'une sujétion, aux sordides querelles de voisinage, à l'immobilisme mental, à la vente d'articles frelatés destinés au tourisme folklorico-religieux. Cette appétence pour l'absurdité, il est plus que probable que le cinéaste la tire de son propre statut : Palestinien en Israël, chrétien en terre d'islam, artiste en zone militante. Minoritaire, en un mot, à tous les étages.

*Chronique d'une disparition* (1996) lance les débats entre Nazareth, en proie à la routine de l'enfermement et de la folie plus ou moins douce, et Jérusalem, où les conditions de l'humiliation ordinaire sont durement et drôlement posées. *Intervention divine* (2002) tourné dans l'ombre portée de la deuxième Intifada, monte d'un cran dans la cruauté, la violence et la fantaisie. Le Père Noël y est lapidé par la jeunesse, l'armée est partout, la femme humiliée se transforme en ninja. Sept ans plus tard, *Le Temps qu'il reste* (2009), se détache du présent pour explorer l'histoire palestinienne depuis 1948, à travers les parents d'Elia Suleiman. Ces doux fantômes, filmés en leur présence réelle dans le premier long métrage, quitte à pas de loup la vie en même temps que l'œuvre de leur fils, qui les remplace progressivement par des acteurs.

Cette réalité qui devient peu à peu fiction, avant que la fiction ne lui prête vie à son tour, n'est-ce pas, dans l'œuvre d'Elia Suleiman, ce qui conjoint indissolublement l'histoire du cinéma et celle de la Palestine ? De sorte qu'arrivé – ses combats perdus et ses cheveux blanchis – à *It Must Be Heaven*, le réalisateur éprouve le besoin de l'aérer un peu. N'attendant plus rien du temps, il décide enfin de prospecter l'espace. Partant de Nazareth, il dépliera cette fois son spleen moyen-oriental jusqu'en France et en Amérique.

Cela donne un très grand film en trois tableaux. Le premier voit dans la ville christique un prêtre en grande procession défoncer la porte de son église, derrière laquelle deux bedeaux pompettes se sont réfugiés. Elia Suleiman, en voltairien assumé, cultive son jardin, où un voisin indélicat vole devant lui des fruits en assumant son acte avec une impudence naturelle. Plus loin, dans un restaurant désert de la ville, deux brutes paranoïaques veillent sur leur sœur et martyrisent le patron en jetant des regards mauvais sur Elia. Leur répondent à distance les deux crétins dandyesques de la soldatesque israélienne qui admirent leurs lunettes dans le pare-soleil de leur voiture en transportant une femme aux yeux bandés. (.../...)

Sous l'effet de deux poussées concomitantes – celle du personnage qui transporte la Palestine à la semelle de ses souliers et celle de la mutation libérale-sécuritaire de la planète -, le monde s'est mis à l'heure palestinienne. Et les murs plus ou moins visibles dont ce monde sature, le cinéma de Suleiman, nous apprend depuis trente ans à les faire exploser. En montrant les choses plutôt qu'en discourant sur elles, en démaillant la fausse linéarité du récit-maître, en transformant l'impuissance même en merveilleuse chorégraphie créatrice. En faisant tout bonnement de la faiblesse une force, qui oppose à ce qui veut nous détruire le défi de la fidélité opiniâtre et de la légèreté reconquise.

Jacques Mandelbaum – Le Monde – 4 décembre 2019.

Prochaines séances : *Emma Peeters* – 13 février à 18h30, 16 février 19h, 17 février 14h, 18 février 20h.  
*L'Extraordinaire voyage de Marona* – 13 février 21h, 16 février 11h, 17 février 19h.